

**« Une fée se penche sur
l'épaule des enfants
désenchantés... »**

Entretien avec Anaïs Vaugelade



Et Anaïs, telle une fée, se penche sur l'épaule des enfants désenchantés..., non pour leur raconter des bobards, mais pour leur chuchoter : "Je te comprends, on est tous passés par là." Sophie Chérier. Extrait de L'Album des Albums, l'école des loisirs, 1997.

Auteur et illustratrice de Laurent tout seul, La guerre..., Anaïs Vaugelade publie à l'École des loisirs des albums et des romans pour la jeunesse. Elle raconte et illustre des histoires "tendres et impertinentes, des histoires aussi imprévisibles que les enfants." Le 7ème, 17.18 décembre, 1994.

Comment devient-on illustratrice pour la jeunesse puis auteur et illustratrice pour la jeunesse ?

En fait, je ne pensais pas du tout faire des livres pour enfants. Je venais d'entrer à l'école des arts décoratifs où je faisais plutôt de la peinture et des installations (puis de la photo par la suite...), mais je me rendais bien compte que je n'allais pas gagner ma vie avec ça. J'en avais assez de faire du baby-sitting et de donner des cours d'histoire géographique. Je me suis demandée : "Qu'est-ce que je sais faire ? Après tout, je sais dessiner, et, raconter des histoires, ça n'a pas l'air bien difficile !" - ce qui était très présomptueux -. Je connaissais Agnès Desarthe qui, je crois, avait à l'époque fait quelques traductions et un album pour l'école des loisirs ; elle venait d'écrire un petit texte, **Abo le minable homme des neiges**, et elle m'a proposé de l'illustrer. Ensuite, elle l'a présenté à Arthur Hubschmid, toujours à l'école des loisirs, il a accepté le texte avec enthousiasme mais n'a pas voulu entendre parler de mes dessins - ce livre a été finalement illustré par Boujon -. En discutant avec Agnès, je me suis rendu compte qu'il me serait peut-être plus facile de commencer par faire simplement des dessins pour la collection Mouche (petits romans illustrés par des dessins en noir et blanc). J'ai travaillé pendant un an à de petites histoires dessinées, sans paroles, et c'est sur présentation de ce dossier-là qu'on m'a confié le Mouche de Sophie Chérier, **Ne me raconte plus d'histoires, maman**. C'est vrai que, pour le premier livre que j'ai publié, je n'étais qu'illustratrice mais je n'ai pas eu l'impression de commencer comme illustratrice et de me mettre ensuite à écrire. Ce que je présentais dans mon dossier, c'étaient déjà des histoires. En fait, comme dans les albums il y a beaucoup de choses à gérer et que j'étais très ignorante, commencer par l'illustration seule a été pour moi une manière d'apprivoiser les difficultés une par une.

**Aujourd'hui, vous continuez à illustrer des romans pour l'école des loisirs, que vous apporte ce travail ?
Comment se passe la collaboration avec les auteurs quand vous êtes illustratrice ?**

C'est un délassément. Je cherche à chaque fois à trouver une sorte de contrepoint, de correspondant visuel au ton qu'a adopté l'auteur et ça m'entraîne dans des styles ou des manières de faire qui ne sont absolument pas les miennes.

Vous illustrez Moissard différemment de Sophie Chérier ?

Oui. Ça se voit, je crois. Et même j'illustre différemment tel livre de Christian Oster par exemple, Lapin magique de tel autre de Christian Oster, par exemple Les Lèvres et la tortue.

Comment faites-vous ?

C'est difficile à expliquer. J'essaie de me focaliser sur quelques caractéristiques du texte, à vrai dire, ça porte plus sur le ton du texte que sur l'histoire. Parfois aussi je dois faire avec des contraintes amenées par l'histoire. Par exemple, dans **Le Roi de n'importe où** de Christian Oster, je trouvais que l'histoire était très "réthorisante" - deux rois, "le roi de n'importe où" et "le roi de quelque part" se disputent perpétuellement le même royaume - et j'avais envie de la transposer dans une situation qui soit tout le contraire, et concrète : deux gamins jouant aux rois sur un coin de pré. Quand j'ai proposé ça à Christian Oster, il n'a pas été tellement d'accord, il n'avait pas envie que je ramène son texte à quelque chose de réaliste - c'était une erreur que de lui demander son avis, il ne faut jamais demander leur avis aux auteurs, ils ont souvent plein d'*a priori* sur leur livre - Mais dessiner de "vrais" rois, ça m'embarrassait, et c'est pour ça que j'ai décidé de tout faire en ombres chinoises pour gommer un peu les personnages.

Et à l'arrivée, il a été satisfait de votre travail ?

Je ne sais pas, je crois. Au lieu de casser les abstractions du texte par du réalisme, j'ai essayé d'en faire un petit théâtre de marionnettes. Illustrer, c'est parfois aller dans le même sens que le texte, et c'est parfois le contredire un peu, pour que le contraste le mette en valeur.

Dans *La preuve par l'eau de vaisselle*, c'est un peu différent, non ?

Oui, dans *La preuve par l'eau de vaisselle*, Boris Moissard s'est amusé à me tendre des pièges en faisant reposer une grande partie de la compréhension de l'histoire sur l'illustration.

Là, on a le sentiment qu'il y a une connivence, une complémentarité texte/image beaucoup plus importante que dans les autres romans que vous avez illustrés.

En général, la personne qui s'occupe de la collection me propose un texte et je ne rencontre même pas l'auteur. Là, le point de départ c'est que Boris Moissard et moi, on avait sympathisé ; il m'a proposé cette petite série comme un jeu, il a écrit son texte comme si c'était un puzzle auquel il aurait manqué des pièces, et c'était à moi d'imaginer à quoi ressembleraient les pièces manquantes.

Avez-vous le sentiment d'avoir évolué dans votre style depuis vos débuts ?

J'ai commencé sans rien savoir, c'était un peu normal qu'au fil du travail j'apprenne et que mon style évolue. Au moment où j'ai commencé à faire des livres, j'étais encore étudiante dans une école d'art. Je ne suis jamais allée en classe d'illustration mais je voyais ce qui s'y faisait et il y avait une chose que je trouvais pathétique, c'était ces "gamins" qui cherchaient à se fabriquer un style le plus vite possible. Conséquence de quoi, leur "style" se résumait à des tics qui rigidifiaient complètement leur manière de faire. Ils avaient tous l'air de tenir énormément à cette affaire de style. Quand j'ai eu à illustrer mon premier texte, je me suis dit que, peut-être, le plus malin, pour pas mourir si vite, c'était de faire exactement le contraire, c'est-à-dire de me préoccuper le moins possible de style et d'essayer sans arrêt d'aller chercher mes solutions graphiques dans l'histoire, pas dans le texte mais dans l'histoire, que mon dessin raconte au mieux, le plus simplement, le plus efficacement possible ce qu'il avait à raconter. Par exemple, une des constantes de mes albums c'est un dessin au trait avec des couleurs aquarelles, assez plates. J'en suis venue à ça presque par logique : le dessin, parce que ça raconte mieux, détaille mieux, les expressions, les situations que la peinture qui traite plutôt les choses en ambiance ; les couleurs transparentes pour ne pas tout masquer ensuite, et les aplats de couleurs pour ne pas brouiller la lisibilité de mon dessin. Je ne dessinais absolument pas comme ça avant de faire des livres pour enfants. Ça découle de cette volonté narrative.

Quelle signification donnez-vous à la couleur ? Comment l'utilisez-vous ?

Dans ma façon de travailler la mise en couleur vient en dernier. Je fais tous les dessins en noir et blanc et la maquette avant. La première fois que je me suis trouvée confrontée à mes planches à colorier, je n'avais pas beaucoup d'idées sur "comment faire", donc ça donne des livres comme *Avale Léonardichon !* ou *L'anniversaire de Monsieur Guillaume* où les ciels sont bleus, les arbres verts, les troncs des arbres marron. C'est très convenu. Ensuite, j'ai commencé à essayer de simplifier avec mes trois histoires de cochons (*L'histoire du bonbon, Grande flore, Puce qui chante et fille de King-Kong*). Puis, avec *Laurent tout seul*, j'ai décidé d'essayer de trouver des solutions pour qu'à la fois le placement du texte et la mise en couleur concourent à la lecture de l'histoire. Je me disais : "il y a le texte qui raconte d'une part, le dessin qui raconte d'autre part et il n'y a pas de raison que la mise en couleur ne raconte pas aussi." Par exemple, j'ai utilisé des contrastes très forts : à l'intérieur de la maison de Laurent, c'est tout en camaïeu, ton sur ton, un peu étouffant, claustrophobique, rouge, et puis on se retrouve dans la page où il passe derrière le châtaignier et, là, l'œil lit tout de suite qu'entre la petite maison rouge, là-bas dans le fond, et le lapin rouge devant, il y a séparation, il y a une grande étendue d'un vert presque agressant. Il aurait presque fallu que la couleur seule suffise à comprendre la situation. Ces considérations étaient toutes fraîches pour moi, je trouve maintenant que mes "conclusions" sont trop voyantes dans ce livre.

A partir de quelques pages d'albums, pouvez-vous nous expliquer comment vous travaillez, comment vous choisissez de signifier par le texte, par l'image ?

Je fais moi-même mes maquettes. Quelquefois, je me fais aider par un ami graphiste. Je fais les placements grosso modo et lui vérifie les réglages typographiques - d'ailleurs sur *Zuza vous aime*, qui vient de sortir, il n'a pas pu intervenir, il y a deux belles erreurs : Je suis très contrariée, mais c'est trop tard... -.

Comment le texte vient sur l'image ? C'est une question que je me pose toujours et à laquelle j'essaie de trouver des petites solutions mais je ne suis pas très convaincue par ce que j'ai trouvé jusque-là.

Dans *Laurent tout seul*, au lieu de caser les pavés de texte dans les trous de l'image, mon idée c'était de placer comme un petit carton sur la page - encore une fois, ce sont des choses que je ne ferais plus de façon si appuyée, maintenant -. Après, il y a eu *Le secret* et, là, j'ai voulu faire l'inverse, comme si la pellicule de l'image s'était posée sur une page blanche et créait des découpes pour laisser apparaître un texte qui serait collé en dessous - enfin, c'était très compliqué pour pas grand chose -. On le voit bien sur la page où le chat traverse la forêt : "*il marcha, marcha*". Dans *La guerre*, il y a eu des problèmes à l'impression. En fait, je voulais que le haut des images aille presque au blanc, qu'il y ait une sorte d'évaporation de la couleur et que, du coup, le texte vienne sur un fond qui soit presque le blanc du papier. Mais, tout s'est un peu bouché à l'impression, en particulier les scènes de salle du trône qui ont été "massacrées".

Vous n'avez aucun recours dans ces cas-là ?

Pas beaucoup de recours... sauf quand c'est incontestablement catastrophique. Entre le dessin original et la page imprimée, il y a forcément une différence, due à la traduction de mes couleurs en quadrichromie. Je trouve quand même que, globalement, je n'ai jusqu'ici jamais eu affaire à de très bons traducteurs.

Avez-vous des maîtres dans le domaine plastique, dans le domaine littéraire ?

Je ne suis pas très douée pour l'admiration, je suis plutôt du genre vandale, je vais piocher ce dont j'ai besoin pour mon propre travail au moment où j'ai besoin. Par exemple, en ce moment, j'ai un livre de reproductions de Bellini sur mon bureau parce que je veux lui piquer certaines astuces de perspective pour mes paysages : c'est moins de l'admiration que du pillage.

En littérature jeunesse, on me met souvent dans la descendance de Sendak ; en réalité je ne connais pas très bien son travail, je m'en suis rendu compte en feuilletant un gros ouvrage qui lui est consacré. Je crois que je connais mieux, et que je préfère les livres de Lobel. Je regarde aussi souvent les albums de Claude Ponti. Son travail m'impressionne, pourtant on ne raconte pas du tout le même genre d'histoires. Ses livres, on peut presque les commencer par le milieu. Mes histoires à moi sont bien plus classiques. J'essaie d'utiliser des formes fermées, assez concises, qu'on retient facilement, des formes de fables. J'aime les histoires faciles à avaler mais lentes à digérer.

Quand vous choisissez d'écrire *La guerre* ou *Laurent tout seul*, avez-vous une représentation a priori de l'âge du lecteur ?

Non, je me "dépatouille" dans mon histoire et dans sa structure et, une fois que le livre est fini, je me rends compte que c'est plutôt à tel ou tel enfant que ça s'adresserait. Et encore, ça reste très approximatif, tous les enfants n'ont pas six ans au même âge.

On peut aussi avoir des lectures différentes du même album à 6 ans et à 10 ans...

Bien sûr. Et on peut aussi passer à côté d'un livre toute sa vie. En tant qu'auteur, j'assume très bien que certains de mes livres ne touchent que peu de gens. Il y a fatalement des livres plus consensuels que d'autres. "Les enfants", ça n'est pas une catégorie homogène...

Vous arrive-t-il d'intervenir dans des classes d'école primaire ? Que pensez-vous du travail qui est mené à partir de vos albums ?

J'ai rencontré beaucoup de classes, je le fais moins maintenant. Souvent, il y a des travaux qui sont présentés comme des travaux de création alors que ce sont des travaux de pédagogie. Je ne suis pas pédagogue, je n'ai pas grand-chose à en dire... Il y en a qui m'ont paru plus ou moins intéressants : par exemple, réécrire "à la manière de...", en général, je trouve ça ennuyeux. Je comprends que ça aide à faire prendre conscience de telle ou telle structure, jusque là, je n'y vois pas d'inconvénients, il faut juste faire attention à ne pas trop abîmer le plaisir des histoires. Mais quand ensuite on dit aux enfants : "Voilà, on a écrit un livre, maintenant on va le faire éditer", je trouve que ça devient un peu n'importe quoi. Faire des livres qui valent un peu le coup d'être publiés, c'est un métier, ça prend du temps. On ne peut pas le faire bien à six ans et en quinze jours. Par contre, j'ai assisté à des adaptations de mes histoires en pièces de théâtre vraiment très drôles.

Les rencontres avec les enfants ont-elles une influence sur votre travail d'auteur ou d'illustratrice ?

Non, aucune. Rencontrer ces enfants, c'est surtout, pour moi, satisfaire la petite curiosité légitime de l'auteur qui travaille seul chez lui toute l'année : "qui lit mes livres ?". Je n'utilise pas souvent d'anecdotes, ni même de souvenirs, pour écrire mes livres. Je pars plutôt de choses qui me préoccupent, là maintenant, en tant qu'adulte.

Comment écrit-on pour des enfants ?

Il me semble que, quand on écrit pour les enfants, c'est un peu comme les autres genres de littérature, la première question à se poser c'est celle du point de vue. Une fois qu'on sait de quel point de vue on parle, on peut parler de n'importe quoi à n'importe qui. Si le point de vue que j'adopte tient compte de ce qu'est un enfant, de ce qu'il a déjà connu, de ce qu'il a vécu, je pense que je peux lui faire entrevoir même des choses qui ne sont pas encore de son âge. C'est le cas pour *La Guerre* par exemple : bien sûr, la question du militantisme n'est pas exactement une question qu'on se pose à six ou dix ans, mais je pense qu'un enfant peut tout à fait voir de quoi il s'agit, si on fait l'effort de rapporter cette question-là à des choses qu'il peut appréhender.

Avant que *La guerre* paraisse, l'éditeur commercial m'a dit que ce titre nous ferait perdre beaucoup de vente, et il avait sûrement raison. Dans ses traductions étrangères, il s'est appelé "Fabien et la guerre", "Fabien qui ne voulait pas de la guerre", etc. Pour moi, c'est une histoire "thématique", je voulais que ça se sache dès le titre.

Le personnage de Fabien n'est pas le centre de l'histoire, il est simplement instrumentalisé par l'histoire ; le livre s'ouvre sur un plan large de foule, et se ferme également sur une foule. A début de l'album, on est d'abord derrière Fabien et, comme lui, on est spectateur. On regarde avec lui ces trois petits châteaux posés dans le paysage, c'est une image de contemplation passive. Plus loin dans le récit, on se retrouve face à lui, cette fois, il y a une sorte de confrontation - en anglais on dit : *To face the facts* -. Fabien n'a plus le choix. Il n'a plus de place nulle part, il va être obligé de s'en créer une. Il se trouve contraint de prendre position et d'agir. C'est ça la morale de l'histoire : il n'y a pas de héros, les courageux de naissance, ça n'existe pas. Les engagés sont souvent des personnes

acculées, qui n'ont plus beaucoup choix. Ce que j'ai aussi essayé de glisser dans ce livre, c'est que la paix, c'est quelque chose qui ne va pas de soi, contrairement à la guerre. Ça demande beaucoup plus de travail.

Propos recueillis par Hélène Gondrand

Bibliographie

Anaïs Vaugelade, illustratrice

- ▶ *Ne me raconte plus d'histoires* , Sophie Chérier, l'Ecole des loisirs, Mouche, 1992
- ▶ *Ma vengeance sera terri*ble, Moka, l'Ecole des loisirs, Mouche, 1995
- ▶ *Taxi et le Bunyip* , Christian Lehmann, l'Ecole des loisirs, Mouche, 1995
- ▶ *Le chat Pruc* , Sophie Tasma, l'Ecole des loisirs, Mouche, 1996
- ▶ *Les pieds de Philomène* , Agnès Desarthe, l'Ecole des loisirs, Album, 1996
- ▶ *Le lapin Magique* , Christian Oster, l'Ecole des loisirs, Mouche, 1998
- ▶ *Qui perd gagne* , Sophie Tasma, l'Ecole des loisirs, Mouche, 1998
- ▶ *Tout le monde ne peut pas être clochard* , Dominique Souton, l'Ecole des loisirs, Mouche, 1997
- ▶ *Lundi Gaspard prend le train* , Valérie Dayre, l'Ecole des loisirs, Mouche, 1999
- ▶ *Prune, princesse de Monaco Créteil* , Boris Moissard, l'Ecole des loisirs, Mouche, 1999
- ▶ *Basile l'enfant qui se transformait* , Sophie Tasma, l'Ecole des loisirs, Mouche, 2000
- ▶ *Quand les pensées gelaient dans l'air...* Alberto Moravia, l'Ecole des loisirs, Neuf, 2000
- ▶ *Les trois vœux de l'archiduchesse* , Agnès Desarthe, l'Ecole des loisirs, Mouche, 2000
- ▶ *Les lèvres et la tortue* , Christian Oster, l'Ecole des loisirs, Mouche, 2000
- ▶ *La preuve par l'eau de vaisselle* , Boris Moissard, l'Ecole des loisirs, Mouche, 2001
- ▶ *Les rêves de maman produisent des ...* Alberto Moravia, l'Ecole des loisirs, Neuf, 2001
- ▶ *Le roi de n'importe où* , Christian Oster, l'Ecole des loisirs, Mouche, 2001

Anaïs Vaugelade, auteur et illustratrice

- ▶ *Virgile et le vaisseau spatial* , l'Ecole des loisirs, 1993
- ▶ *L'anniversaire de Monsieur Guillaume* , l'Ecole des loisirs, Album, 1994
- ▶ *Avale, Léonardichon !* , l'Ecole des loisirs, Mouche, 1994
- ▶ *Grande Flore* , l'Ecole des loisirs, Album, 1995
- ▶ *L'Histoire du bonbon* , l'Ecole des loisirs, Album, 1995
- ▶ *Puce qui chante et fille de King-Kong* , l'Ecole des loisirs, Album, 1995
- ▶ *Laurent tout seul* , l'Ecole des loisirs, Album, 1996
- ▶ *Le secret* , l'Ecole des loisirs, Album, 1996
- ▶ *La chambre de Zuza* , l'Ecole des loisirs, Album, 1998
- ▶ *Le dîner de Zuza* , l'Ecole des loisirs, Album, 1998
- ▶ *Zuza dans la baignoire* , l'Ecole des loisirs, Album, 1998
- ▶ *La guerre* , l'Ecole des loisirs, Album, 1998
- ▶ *Rouge de honte et vert de rage* , l'Ecole des loisirs, Mouche, 1999
- ▶ *Encore un peu de Zuza ?* , l'Ecole des loisirs, Album, 1999
- ▶ *Une soupe au caillou* , l'Ecole des loisirs, Album, 2000
- ▶ *Zuza vous aime* , l'Ecole des loisirs, Album, 2001

<http://www.crdp.ac-grenoble.fr/lireetecrire/spip.php?article15>